

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Band: 4 (1901)
Heft: 157

Artikel: Notes et remarques
Autor: Berbier, Charles - Auguste - Nicolas
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-285195>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche

LE PAYS

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche

à
Porrentruy

TÉLÉPHONE

DU DIMANCHE



à
Porrentruy

TÉLÉPHONE

LE PAYS 29^{me} année

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

29^{me} année LE PAYS

NOTES & REMARQUES

DE

Charles-Auguste-Nicolas BARBIER
de Courfaivre

Sur la Révolution dans le Mont-Terrible
(1793-1796)

Avant-propos

Les notes et remarques de Barbier de Courfaivre que nous publions ci après, ont été en partie seulement, utilisés par M. le doyen Vautrety dans ses *Notices sur les villes et villages du Jura bernois*. Les citations que notre savant historien en a souvent faites, n'enlèvent rien, ni à l'opportunité, ni à l'ensemble de la publication que nous en faisons aujourd'hui. Au contraire, cette publication conservera mieux un caractère d'ensemble qui en fera valoir davantage encore l'importance.

Ces notes et remarques sont celles d'un simple campagnard, auquel la gravité des événements qui se passaient sous ses yeux, et qui troublaient si profondément la vie paisible de nos pères, met la plume à la main. Il écrit sans prétention, ni au style, ni à l'effet, et ne songeait guère à prévoir les jugements de ceux entre les mains desquels tomberait son carnet. Il se borne d'ailleurs généralement à la simple mention des faits, sans commentaires ni observations. Ce n'est que par exception que notre narrateur se hasarde à quelque réflexion, et tire quelque brève conclusion des faits qu'il re-

late. On sent la contrainte sous la froideur de son style, et il semble qu'après avoir mentionné par exemple l'exécution de Georges Rolle guillotiné pour s'être vanté d'avoir commandé les garçons de la Vallée de Delémont campés sur le Mont de Courtételle, pour ne pas servir la République, ou celle de Bourquin et de son fils, ou la fuite des réquisitionnaires et la désolation des malheureux parents ruinés par les garnisaires, il eût valu la peine de confier au papier au moins une partie des sentiments que l'on sent déborder de son âme.

Il y a peut-être une raison de ce mutisme qui étonnera le lecteur. A cette terrible époque, où la terreur planait sur le pays entier, et où la domination détestée de la République ne se maintenait que par le fer et le sang, le moindre signe d'improbation ou d'hostilité contre la nouvelle institution, pouvait conduire son auteur à la guillotine. Barbier ne l'ignorait pas, et comme il n'avait échappé à la requisition que grâce à une infirmité passagère, il se sentait trop surveillé pour s'abandonner à consigner dans son carnet des réflexions qui pouvaient le compromettre davantage au cas où une visite domiciliaire toujours possible, aurait amené la découverte de son écrit.

Malgré sa réserve, son cahier de notes et remarques laisse deviner assez clairement ses sentiments à l'encontre du nouveau régime que la Révolution française avait imposé au pays. L'auteur se borne en général à ne consigner que les faits qui se passent dans son village, pour autant qu'il ont rapport à la situation du pays. Mais ce qui se passait à Courfaivre, se reproduisait presque identiquement dans chacun des villages de l'Evêché de Bâle, de sorte qu'en résumé, l'histoire de Courfaivre de 1793 à 1796, est celle du pays même au moins dans

les faits généraux.

Quand même Barbier ne donne pas libre cours à l'indignation que l'on sent gronder dans son cœur, contre le nouveau régime républicain, et quand même il ne fait pas à tout propos la comparaison de la douceur du régime du prince évêque avec la tyrannie des nouveaux potentats, personne ne se méprendra sur la sincérité de ses regrets à l'égard de l'ancien ordre de choses, pas plus que sur l'impatience avec laquelle le peuple des campagnes, dans la vallée de Delémont surtout, supportait la tyrannie jacobine. Tous les mémoires des contemporains sont d'accord sur ce fait. La raison en est palpable. Sans même porter en ligne de compte les vexations continuelles du pouvoir, et la liste en est longue, l'aversion de nos pères contre le régime républicain ne se justifiait que trop par la persécution sanglante contre le clergé catholique et les croyances chrétiennes. On ne dira jamais assez combien cette aversion fut profonde et irrésistible chez nos paysans. Nous en trouvons partout les preuves, et notre enfance a été nourrie des souvenirs des anciens qui ne tarissaient pas dans leurs récits sur les épreuves et les tribulations de ces temps calamiteux. L'éloignement du peuple de l'Evêché contre le régime républicain ne s'amortit que par la restauration du culte par le premier consul Bonaparte. Tous nos chroniqueurs le constatent l'un à l'envi de l'autre. Barbier nous donne la note véritable quand il se réjouit de l'arrestation de l'avocat Bennot, auquel il reproche à tort d'avoir été « acquérir à Paris la réunion du pays à la France » et quand en 1795, les Religieux de Bellelay purent, à la faveur de la neutralité suisse dans laquelle était comprise leur abbaye, à raison de sa combourgeoisie avec l'Etat de Soleure, venir officier dans les églises de la Vallée, on sent qu'il comprime

Feuilleton du *Pays du Dimanche* 56

LES

Cantiques d'Yvan

PAR
M. DU CAMFRANC

Aux malades, on allait servir le repas du matin. Par la porte large ouverte, on venait de voir apparaître de grands paniers d'osier pleins de pains dorés, et le petit chariot portant, sur une nappe blanche le déjeuner de la salle. Une religieuse distribuait, de lit en lit, la tasse de bouillie ou le bol de lait. Et, quand matériellement, elle avait reconforté les malades, elle s'efforçait d'apaiser, en leur faisant entendre de divines paroles, toutes ces âmes douloureuses. Elle montrait à ceux-ci l'avenir avec la guérison, à ceux-

là le ciel. Elle était la sœur, la mère, la Providence de toutes ces agonies solitaires sans famille, sans foyer.

La religieuse, immobilisée devant Boleslas, considérait ce front large et haut d'une forme superbe, ce nez droit, cette lèvre qui avait été ironique, et que la mort prochaine faisait déjà rigide. Cet homme qui, certainement, avait été un élégant de ce monde, et qui en était réduit à être étendu sur une couche d'hôpital, sur un petit lit de passage, où, sans cesse se remplaçant les hôtes moribonds, il semblait reconnaître le malade, et elle balbutiait dans un immense étonnement:

— Mais, je ne me trompe pas... C'est le comte de Ruloff ?...

Lui aussi reconnaissait sœur Florence, qu'il avait entrevue chez Marie-Alice, et, tout bas, il murmura, honteux d'être découvert :

— Oui, c'est moi, le comte de Ruloff... ne dites à personne que je suis.

Et d'un accent déchirant, en balbutiant ses mots avec une peine inouïe :

— Ah ! ma sœur, je meurs, parce que je suis indigne de pardon.

— Votre famille sait-elle que vous êtes ici ? interrogea anxieusement la religieuse.

Tristement, il secoua la tête :

— Elle l'ignore, et, pourtant, que je voudrais revoir Marie-Alice et mon fils ; leur dire tous mes regrets.

Sœur Florence, que la Providence avait conduite dans cet hôpital en quittant le service des petites incurables, connaissait le triste état d'âme de la grande artiste ; et, prise de pitié, elle écrivit une lettre bien touchante. Seul, un cœur de pierre aurait pu résister au pathétique appel.

Cette lettre trouva Marie-Alice dans un grand accablement. Bien souvent, elle demeurait ainsi sombre et repliée sur elle-même comme anéantie par l'excès des regrets. Sans doute, le calice finissait par devenir trop amer. La voix ne lui revenait pas, et elle ne pouvait se résigner